

LE SYMBOLISME

Organe du mouvement universel
de régénération initiatique
de la Franc-Maçonnerie



SOMMAIRE :

	pages
Allons à Francfort, par Oswald WIRTH.....	225
La Foi raisonnable, par Jean DUROC.....	227
Trois mots soudanais, par E. V. EQUILBECQ.....	233
Deux Hymnes Gnostiques, traduits par A. SIOUVILLE	235
Second Hymne : Le Chant de la Rédemption..	237
Les Conceptions fondamentales du Gnosticisme, par Oswald WIRTH.....	244
Ouvrages reçus.....	252

ABONNEMENTS :

France et Colonies : 5 fr. — *Union postale* : 6 fr. 50

Prix du Numéro : 0 fr. 60

ADMINISTRATION ET VENTE :

MEUNIER, 6, rue Martel, Paris (Xe)

Pour tout ce qui concerne la rédaction,
s'adresser au F. : Oswald WIRTH, 16, rue Ernest-Renan, Paris (XVe)

Publications Initiatives

OSWALD WIRTH.

L'Imposition des Mains et la Médecine philosophale, 1897,

1 vol. in-18 de 233 pages 3 fr. 50

Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie, 1910,

1 vol. in-8 de 192 pages 5 fr. »

Le Livre de l'Apprenti (2^e Édition),

1 vol. in-16 de 176 pages 1 fr. 50

Le Livre du Compagnon,

1 vol. in-16 de 166 pages 1 fr. 50

Collection du "SYMBOLISME"

Série d'opuscules tirés à 307 exemplaires numérotés
(dont 300 sur papier d'alfa et 7 sur hollande)

Prix de vente : 1 franc.

ALBERT LANTOINE

1^o De la Bibliographie Maçonnique

2^o Du Symbole

Glose pour une revue maçonnique

A. SIOUVILLE

3^o Les Vers d'Or de Pythagore



Allons à Francfort

Nous ne saurions nous désintéresser de la VII^e Manifestation maçonnique internationale, qui aura lieu à Francfort du 15 au 17 août de cette année. Par l'accueil enthousiaste qu'ils se préparent à nous faire, nos FF. allemands tiennent à nous prouver qu'ils ne nourrissent à notre égard que des sentiments de très cordiale sympathie. En répondant à leur invitation, nous leur démontrerons que, nous aussi, nous ne voyons en eux que de consciencieux compagnons de travail, participant avec nous au même Grand Œuvre humanitaire.

En nous rendant à Francfort aussi nombreux que possible, nous affirmerons d'ailleurs aux yeux de l'Allemagne inquiète que la France veut la paix, qu'elle répugne à l'idée d'une guerre offensive, car nous esti-

mons qu'aucune revendication, si légitime soit-elle, ne justifie un recours à la force brutale. La civilisation a fait chez nous de trop définitifs progrès, pour que nous puissions songer à déchaîner une lutte sanglante, contraire aux intérêts supérieurs qui nous sont les plus sacrés. Nous ne concevons la guerre comme possible, que si elle nous est imposée. Malheureusement, c'est là une éventualité que nous sommes tenus de redouter.

Au milieu de la méfiance générale et réciproque, nous ne demandons qu'à rassurer autrui, comme nous voudrions pouvoir être rassurés nous-mêmes. Mais les plus belles paroles, si sincères soient-elles, ne valent pas, sous ce rapport, le moindre des actes positifs.

N'attendons cependant rien de pareil de nos excellents FF. : allemands ; ils n'ont à nous offrir que leur cœur, et nous devons savoir nous contenter de leur affection platonique. A défaut de résultat pratique immédiat, leur disposition d'esprit favorable promet, en effet, d'avoir sa répercussion sur l'avenir. Contribuer à créer une atmosphère mentale propice à un rapprochement ultérieur encore fort lointain, c'est là tout ce que nous pouvons raisonnablement ambitionner à l'heure présente.

Ne nous imaginons donc pas rapporter de Francfort la paix que le traité de 1871 n'a su établir, mais allons-y quand même, non en mandataires du pays chargés de réviser un acte diplomatique, mais en ouvriers éclairés du progrès humain. Semons une graine destinée à porter des fruits de paix, et continuons à faire crédit aux forces morales dont nous voulons être les champions désintéressés.

Oswald WIRTH.

La Foi raisonnable.

Devons-nous obéir à la seule raison ? Devons-nous, pouvons-nous ne rien considérer qu'à sa froide lumière ? Faut-il ouvrir nos cœurs à l'émotion et à la foi ?

Il existe deux conceptions de la foi.

C'est une force, disent ceux qui la possèdent, c'est une cause d'action enthousiaste, une lumière qui guide l'homme quand sa raison chancelle, c'est un instinct précieux, une vertu particulière qui est la vie de la conscience ; c'est une source d'idéal, d'espérance et d'amour, un motif de volonté et une obligation d'être. Sans la foi, un homme est un vaisseau désemparé ; par elle, il connaît la résignation, le courage et la persévérance ; elle lui donne la victoire.

C'est un état passif disent ceux qui la repoussent ; c'est un résultat de l'atavisme, de l'éducation, de l'ambiance ; c'est une manifestation de faiblesse d'esprit, de crédulité, de sensibilité exagérée. Loin d'être une vertu précieuse, c'est une infirmité qui abolit le sens critique et détruit la raison et la liberté. Les siècles de foi ont été des périodes troubles où le progrès s'est arrêté et la superstition maintient les hommes en esclavage.

Si ces deux conceptions contradictoires de la foi ont pu prendre naissance, c'est parce que les uns envisagent la foi dans toute sa pureté, dans les actions qu'elle est capable d'inspirer à une élite et les autres la considèrent au travers des actions de la plupart des hommes.

Or, la plupart des hommes subissent sans les contrôler les impulsions de leur nature ; il en est peu qui distin-

guent les différentes forces qui les font agir, et ce que l'on attribue seulement à la foi ou seulement à la raison est, en réalité, le résultat de causes très complexes.

La raison et la foi existent en chaque homme, elles y existent à des degrés différents, mais de plus elles ne sont pas les seules causes qui déterminent les jugements et les actes; les instincts, les tares héréditaires, les passions, les suggestions du milieu contribuent simultanément à modifier les impulsions de l'esprit et du cœur.

Il n'arrive presque jamais qu'une pensée soit purement raisonnable, il est rare qu'un acte puisse être exclusivement attribué à la foi et la plupart des pensées et des actes sont les résultats incohérents du désordre qui règne dans les âmes sous l'influence des passions. Même lorsque les passions sont muettes et lorsque la raison et la foi sont seules agissantes, elles peuvent encore entraîner l'homme dans l'erreur.

C'est que la foi et la raison sont deux forces distinctes, non seulement dans leur nature mais encore dans l'objet de leur activité. Elles ne peuvent produire des résultats heureux que lorsqu'elles s'exercent dans leur domaine propre.

Quand la foi pénètre dans le royaume de la raison, quand la raison veut expliquer les choses de la foi, l'obscurité se fait, la parole se perd.

C'est la mauvaise foi, agissant en dehors de sa sphère, qui engendre l'idolâtrie, le mensonge et l'intolérance.

C'est par un abus de la foi que les phénomènes naturels ont été déifiés et que, contre toute évidence, la liberté a été attribuée aux phénomènes de la nature. Il est manifeste que les lois naturelles sont inflexibles, sans caprice, sans morale ni bienveillance, et c'est en étouffant la voix de la raison, qu'une foi désordonnée affirme l'existence réelle de ce que l'imagination seule lui montre.

C'est en prenant pour des réalités ce qui n'est qu'un vain rêve que les utopies se créent et se perpétuent. C'est le rôle de la foi véritable d'évoquer l'idéal de la justice, de l'amour et de la beauté ; mais, ne plus tenir compte de ce qui est, croire à la possibilité d'un changement instantané dans les lois de la nature ou dans les mœurs des hommes, vouloir que des désirs soient des réalités, c'est l'acte d'une foi déréglée.

C'est une action abusive de la foi dans le royaume des formes qui conserve les préjugés et les superstitions en attribuant aux formes la vertu des idées. Identifier l'idée et le symbole, la volonté et l'acte, l'esprit et la lettre, croire que la vertu est inséparable du geste, c'est être plongé dans l'erreur. L'hostilité que rencontrent les novateurs, les haines qui sont inspirées par le respect superstitieux des formes, les barrières que les sectes et les partis élèvent autour d'eux, sont des fruits de la foi quand elle identifie à des objets réels, les tendances purement idéales qui la constituent.

C'est la raison dévoyée, égarée dans les choses du cœur, qui, dans toutes les religions, a donné une forme humaine à l'idéal, qui lui a prêté toutes ses faiblesses et a peuplé le monde des idées des formes et des attributs du réel.

C'est le besoin d'une basse logique qui dénature les conceptions les plus nobles de la foi et transforme ses tendances pures et désintéressées en une spéculation égoïste ; c'est la raison mal dirigée qui s'indigne devant l'apparente injustice du monde, rapporte tout à l'intérêt humain, et engendre les faiblesses de la justice des hommes ; c'est elle qui spéculé sur la piété, qui a fait de la charité un marchandage et de la pitié une manifestation de la crainte ; c'est elle, enfin, qui donne comme but au travail la gloire et la puissance, et montre le bonheur dans l'orgueil et la fortune.

Pour penser et vouloir sagement, il faut donc discer-

ner quel instrument convient pour éclairer et pour mesurer chaque chose. Pour juger des choses morales, la lumière de la foi est le meilleur des guides, et la raison ne peut que déraisonner en matière de beauté, de justice ou d'amour : le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Mais pour nous diriger au milieu des obstacles du monde, il serait imprudent de ne pas nous laisser guider par la raison, elle est la loi de notre adaptation à la réalité et la condition nécessaire de notre stabilité, de notre conservation et de l'efficacité de nos efforts.

La foi sans la raison, la raison sans la foi, sont d'insuffisantes richesses.

La raison est la base de notre connaissance de l'univers ; la première notion qu'elle révèle à l'homme est la notion du moi ; c'est la source de l'égoïsme. Si la raison existait seule dans l'homme, elle ne lui permettrait de vivre que pour lui-même, égaré dans l'analyse de ses sensations incomplètes, abusé par ses imperfections et ses faiblesses organiques, sans but et sans espoir.

Quelle raison pourrait-il découvrir de faire le bien de préférence au mal ? Quel critérium raisonnable lui permettrait de distinguer le bien du mal ? Ceux qui prétendent que le bien, c'est l'utile, font un acte de foi. L'utilité ne peut se rapporter qu'au principe et à la fin de toutes choses, elle leur suppose un principe et une fin, elle est hors de portée de la raison humaine. La raison ne nous permet pas de distinguer le bien, ni de déterminer le sens absolu du progrès ; ce que la raison nous révèle, ce sont les luttes de la nature, la sélection par laquelle elle progresse et dont la loi est : Malheur aux vaincus. Ni la justice, ni la pitié, ne sont suggérées par l'expérience naturelle, ce sont des articles de foi que l'homme ajoute à l'univers, au nom desquels il juge l'univers imparfait, et qui lui procurent la force d'accomplir les plus humains de ses actes.

Aux yeux de la raison, pourquoi aimer et se sacrifier, pourquoi gaspiller les heures d'une courte vie pour s'approcher de l'idéal, pourquoi lutter au nom de la justice, au sein du mécanisme aveugle du hasard ? La voix de la raison n'a jamais fait pleurer, elle n'a jamais inspiré la chanson ni le rire.

L'homme se connaît par la raison, mais c'est par la foi qu'il se meut. En dehors de toute conception raisonnable du bien, il est bon et croit à la justice. Il aime, il admire, il absout ou condamne en dehors de toute raison, parfois contre toute raison ; les plus enthousiastes des hommes ne sont pas les vieillards expérimentés, et les petits enfants sont plus près qu'eux du royaume des cieux.

C'est la foi qui porte l'altruisme dans le cœur des hommes, c'est elle qui superpose à la solidarité calculée des intérêts sociaux, la pitié désintéressée et capable de sacrifice.

C'est par elle que l'homme, en face de la mort, croit à l'utilité de l'effort, au progrès vers le bien, à l'ultime victoire ; c'est elle qui dresse en face de la réalité l'image de l'idéal et qui, consolant les douleurs, soutenant les courages, inspirant l'enthousiasme, entraîne sous son étendard les hommes et les peuples aux heures les plus nobles de la vie de l'humanité.

Mais c'est aussi la foi qui engendre l'erreur, elle est mère du fanatisme. Sans la raison l'homme serait entraîné par la foi dans un tourbillon de rêves imprécis, sans lien avec l'expérience, il serait incapable de volonté pratique, de travail positif et de réel progrès. Son cœur serait fermé à l'indulgence et les plus hautes aspirations de sa foi, incapables de comprendre le monde et de trouver en lui le point d'appui nécessaire à leur essor, seraient pratiquement inexistantes.

C'est la raison qui nous éclaire sur notre véritable situation dans le monde, qui dissipe les suggestions

trompeuses que la foi engendre dans le prisme des passions et qui sert de lien entre l'idéal qui nous anime et la réalité où nous vivons. Elle nous fait comprendre, de jour en jour un peu mieux, le milieu où nous agissons et nous permet de mesurer l'action de notre volonté sur ce qui nous entoure ; elle est l'arme qui nous défend contre les mirages de l'imagination et l'outil qui nous sert à creuser chaque jour la mine de nos connaissances.

Ayons donc un égal respect pour la foi et pour la raison. La première montre le but et la seconde éclaire le chemin. Pour celui qui ne sait où il va, la raison est un guide inutile, mais il n'est pas prudent en cheminant vers le but, de regarder l'azur du ciel sans se préoccuper de l'état du chemin.

Il ne faut pas bâtir le temple sur le sable, mais sur le roc solide de l'expérience, de la science et de la vérité ; il faut embellir la demeure, l'agrandir, élever son faite vers le ciel ; il faut savoir et il faut croire.

Ce que je sais est peu de chose.

Je crois à la Nature, harmonieuse, passive et sincère, conservatrice de l'évidence, sympathique à l'homme et base de sa stabilité.

Je crois à l'Homme, sensible, aimant et fort, manifestant dans la nature la liberté, le devoir et la volonté. Je crois à sa permanence, à son imperfection, au progrès. Je crois à la justice et à l'utilité de la vie, à la sainteté de l'amour, au triomphe des volontés puissantes.

Je crois à la vérité absolue, cachée à notre entendement dans l'infini inaccessible de l'espace et du temps, raison et loi de notre conscience, unique, parfaite, impassible et pure, sans durée et sans forme.

Je crois au bien et au bonheur, je crois au mal et au malheur, au devoir qui est la voie droite, à la vertu qui en est le juste milieu, et à la paix qui est le terme du chemin.

JEAN DUROC.

Trois Mots Soudanais

L'auteur des *Contes de l'Ouest-Africain Français* (1), notre collaborateur, M. Victor EQUILBECQ, nous adresse les lignes suivantes que nous nous empressons de reproduire :

Noulouba, le 5 mai 1914.

Cher Monsieur Wirth,

Comme suite à mon article sur le *Sens du Symbole chez les Noirs* (2), ou plutôt comme complément, je vous recopie ci-dessous un passage de la lettre que j'ai reçue de M. Delafosse au sujet des mots malaisés à expliquer du conte de *Kahué l'Omniscient*. Vous m'obligeriez en faisant passer cette petite note dans un de vos prochains numéros.

M. Maurice Delafosse, dont la compétence en matière coloniale fait autorité à tous points de vue, a bien voulu me communiquer les indications ci-après relatives aux mots mystérieux dont je n'avais pu faire qu'une interprétation approximative dans mon article sur le *Sens du Symbole chez les Noirs* paru dans cette revue en novembre dernier. Je reproduis ici le passage de la lettre qu'il a bien voulu m'adresser :

SOUTOURA — DYIKE — HAKILÉ (3)

« Ce sont trois mots répandus dans toutes les langues
« du Soudan (peul, mandé, songaï, etc.), et dont le
« sens est bien connu :

(1) F. V. Equilbecq : *Essai sur la littérature merveilleuse des Noirs, suivi de Contes indigènes de l'Ouest-Africain français*, Paris, Ernest Leroux, 1913, 1 vol. in-16, 5 fr.

(2) Voir notre numéro 14 (nov. 1913), pages 36 et suivantes.

(3) Voir page 47.

« *Soutoura*, qui n'est autre que le mot arabe ستر, « signifie au propre « couverture » et au figuré « protection divine » ; la racine *str* ستر, en arabe, veut dire : « couvrir d'un voile et, par extension : protéger.

« *Hakilé* est également un mot arabe, عفل, qui a passé « dans toutes les langues soudanaises avec le sens d'intelligence, réflexion, etc. C'est un mot très couramment employé par les Bambara, Malinké et sous les « formes ; *hakili*, *hakilo*, etc.

« Enfin, *dyiké*, *dyiki*, *dyigi* est un mot dont j'ignore « l'origine et qui signifie : « espoir, foi » et « espérer ». « Il ne s'agit donc pas de coton, de nourriture et de « boisson, mais de la *protection divine*, grâce à laquelle « le croyant sera pauvre de vêtements comme l'arbre « l'est de feuilles ; de la *foi religieuse*, grâce à laquelle « le croyant sera pourvu de nourriture comme le sont « les oiseaux du ciel, et enfin de l'*intelligence des choses* « *du ciel*, qui désaltérera le croyant comme l'eau désaltère ceux qui ont soif.

« C'est là une parabole d'origine chrétienne qui a été « rééditée par Mahomet et se trouve dans les *hadits* ; « elle est donc, au Soudan, d'importation musulmane.»

Cette explication précise ce que je pressentais d'une façon un peu confuse. A ce titre, elle me semble devoir être portée à la connaissance des personnes qu'a pu intéresser la question traitée dans mon article de novembre dernier.

Cordialement à vous,

F.-V. EQUILBECQ.

DEUX HYMNES GNOSTIQUES

Traduits en Français

(Suite)

Le Second Hymne ⁽¹⁾

Ce n'est plus dans un festin de noces que l'apôtre Thomas chante cet hymne ; c'est dans la prison où le roi Misdai l'a fait jeter.

Le sujet de ce second hymne, c'est l'odyssée d'un jeune prince, fils du roi des Parthes, envoyé par ses parents en Egypte pour en rapporter une perle précieuse gardée par un dragon monstrueux.

Le poème se divise en quatre parties : les préparatifs du voyage (1-15), le voyage lui-même (16-20), le séjour en Egypte (21-63) et le retour dans la patrie (64-105).

Avant de quitter le palais de son père, le jeune prince doit se dépouiller de son vêtement de lumière et de son manteau de pourpre, mais il emporte la promesse de revêtir de nouveau ces ornements glorieux s'il accomplit fidèlement sa mission. Arrivé en Egypte, il fait la rencontre d'un beau jeune homme, un Oriental comme lui, qu'il associe à son entreprise. Malheureusement, il se laisse vaincre par les maléfices des Egyptiens et oublie sa mission. Mais, du fond de l'Orient, son père veille sur lui et lui adresse une lettre

(1) Voir pour le premier de ces *Hymnes*, notre numéro de Mai, pages 214-217.

destinée à le réveiller de sa torpeur et à lui rappeler le but de son voyage. Cette lettre mystérieuse subit toutes sortes de métamorphoses plus étonnantes les unes que les autres : elle se change en aigle, puis en voix, enfin en phénomène lumineux. Sous l'action de cette missive miraculeuse, le jeune prince revient à lui, charme le serpent, ravit la perle et la rapporte dans sa patrie. Alors son père, suivant la promesse qu'il lui avait faite, lui rend le vêtement lumineux et le manteau royal qu'il avait dû laisser en partant.

Tel est le sujet de ce charmant petit conte oriental.

Cet hymne, encore plus peut-être que le premier, est essentiellement allégorique : sur ce point, tout le monde est d'accord ; mais, sur le sens de l'allégorie, on ne s'entend pas mieux que pour le premier hymne : NESTLE, BEVAN et beaucoup d'autres intitulent ce poème *Le Chant de l'Âme*, PREUSCHEN *Le Chant de la Rédemption*. Laissant intentionnellement de côté toute interprétation symbolique, je me bornerai à donner de cet hymne, d'après le texte syriaque contrôlé par le grec, une traduction aussi littérale que possible.



Le Second Hymne

(ACTES DE THOMAS, 108-113)

- 1 Lorsque, encore tout petit enfant, j'habitais dans le royaume de la maison de mon père
- 2 et y jouissais de l'opulence et du luxe de ceux qui m'avaient élevé,
- 3 mes parents me firent partir de l'Orient, notre patrie, avec un viatique.
- 4 Des richesses de notre trésor ils me firent naturellement un paquet.
- 5 Ce fardeau était gros, mais assez léger pour que je pusse le porter tout seul :
- 6 de l'or du pays de Ghilan, de l'argent du grand Ganzak,
- 7 des calcédoines de l'Inde, des opales du royaume de Kuschan.
- 8 Ils me munirent d'un diamant qui raie le fer.
- 9 Ils me dépouillèrent du vêtement resplendissant qu'ils m'avaient fait dans leur amour,
- 10 et de mon manteau de pourpre qui avait été tissé pour s'adapter à ma taille;
- 11 puis ils firent avec moi un pacte qu'ils inscrivirent dans mon cœur, pour que je ne l'oublie pas :

Les chiffres placés devant les notes correspondent à ceux des distiques.

3. — *L'Orient, notre patrie* : l'Orient est considéré comme le séjour et la source de la lumière, parce que c'est à l'Orient que se lèvent les astres, c'est de l'Orient qu'ils semblent sortir pour éclairer le monde.

6-7. — *Ghilan, Ganzak (ou Ganzaka), Kuschan* sont des localités du royaume des Parthes. *Kuschan* était une ville située sur les bords de l'Oxus (aujourd'hui l'Amou-Daria), dans l'Asie Centrale.

- 12 « Si tu descends en Egypte et en rapportes la perle
 13 « qui est dans la mer, dans le voisinage du serpent au
 « souffle empoisonné,
 14 « tu revêtiras ton habit lumineux et ton manteau qui le
 « recouvre,
 15 « et, avec ton frère, notre second, tu deviendras héritier
 « dans notre royaume. »
 16 Je quittai l'Orient et descendis accompagné de deux
 courriers,
 17 car la route était périlleuse, difficile, et j'étais encore
 bien jeune pour la parcourir.
 18 Je franchis les frontières de Maisan, rendez-vous des
 marchands de l'Orient,
 19 j'arrivai au pays de Babel et entrai dans les murs de
 Sarbug.
 20 Continuant mon chemin, je descendis en Egypte, et mes
 guides se séparèrent de moi.
 21 J'allai droit au serpent et m'installai auprès de son
 repaire,
 22 pour enlever la perle pendant qu'il serait assoupi et en-
 dormi.
 23 Comme j'étais seul et tout à fait isolé, j'étais étranger à
 ceux qui habitaient la même hôtellerie que moi.
 24 Là je vis aussi un gentilhomme de ma famille, originaire
 de l'Orient,
 25 un beau et aimable jeune homme,
 26 fils d'oints. Il s'attacha à moi,

12. — *L'Egypte* figure le monde de la matière et des ténèbres, par opposition à *l'Orient*, le monde la lumière immatérielle.

13. — *Le Serpent*, c'est le *diable*, ou l'ensemble des puissances mauvaises qui règnent sur le monde de la matière et des ténèbres.

18. — *Maisan* ou *Mesène* était une ville située sur le rivage septentrional du golfe Persique ; elle était le grand entrepôt du commerce entre l'Inde et l'Occident. Le territoire qui l'entourait s'appelait, comme la ville elle-même, *Maisan* ou *Mesène*.

19. — *Babel*, c'est Babylone. Quant à *Sarbug*, cette ville est inconnue.

26. — *Fils d'oints* = *filis de rois*, les rois étant oints avec l'huile sainte, comme Saül et David le furent par Samuel (I *Rois*, x, 1 et xvi, 13).

- 27 et je fis de lui ma société, mon compagnon, auquel je communiquai mon entreprise.
- 28 Je le mis en garde contre l'Égypte et contre le contact des impurs.
- 29 Je m'habillai comme les Égyptiens, afin qu'ils ne me soupçonnassent pas d'être venu de l'étranger
- 30 pour enlever la perle, et qu'ils ne réveillassent pas contre moi le serpent.
- 31 Mais, pour un motif quelconque, ils reconnurent que je n'étais pas leur compatriote;
- 32 ils me circonvinrent de leurs artifices et même me firent goûter de leurs aliments :
- 33 alors j'oubliai que j'étais le fils d'un roi, et je servis leur roi ;
- 34 j'oubliai la perle que mes parents m'avaient envoyé chercher ;
- 35 la lourdeur de leur nourriture me fit tomber dans un profond sommeil.
- 36 Mes parents s'aperçurent de tout ce qui m'arrivait et ils éprouvèrent du chagrin à mon sujet.
- 37 On publia dans notre royaume que tous eussent à se rendre à notre cour,
- 38 les rois et les chefs du pays des Parthes et tous les grands de l'Orient.
- 39 Ils prirent d'un commun accord la résolution de ne pas me laisser en Égypte,
- 40 et m'écrivirent une lettre que chaque grand signa de son nom :
- 41 « De la part de ton père, le roi des rois, et de ta mère, la
« souveraine de l'Orient,
- 42 « et de ton frère, le second après nous, à toi notre fils,
« en Égypte, salut !

28. — *Je le mis en garde, etc.* — Le syriaque, comme le grec, donne ici la première personne du singulier. Mais Hoffmann conjecture qu'il faut lire : *Il me mit en garde...*, car je m'étais habillé comme les Égyptiens. Il paraît, en effet, plus naturel que ce soit le jeune homme, déjà établi en Égypte, qui mette le nouveau venu en garde contre les dangers qu'il peut courir dans ce pays inconnu ; d'autant plus que, quelques lignes plus bas, nous voyons ce nouveau venu se laisser prendre aux pièges des Égyptiens. Cependant, si vraisemblable que paraisse cette correction de Hoffmann, elle a contre elle les textes et n'est qu'une conjecture.

- 43 « Réveille-toi, sors de ton sommeil, écoute les paroles
« de notre lettre ;
- 44 « rappelle-toi que tu es le fils d'un roi, vois à qui tu t'es
« asservi !
- 45 « Songe à la perle, but de ton voyage en Egypte ;
- 46 « souviens-toi de ton vêtement lumineux, pense à ton
« somptueux manteau,
- 47 « pour t'en revêtir et t'en parer, afin que ton nom soit lu
« dans le livre des héros
- 48 « et que tu deviennes héritier dans notre royaume avec
« ton frère, notre successeur au trône. »
- 49 Cette lettre est une lettre que le roi scella de sa main
droite,
- 50 par précaution contre les méchants, les enfants de Babel,
et les séditieux démons de Sarbug.
- 51 Elle prit son vol sous la forme d'un aigle, le roi de tous
les oiseaux :
- 52 elle s'envola, vint se poser auprès de moi et devint entiè-
rement parole.
- 53 A sa voix et à ses accents, je sortis de mon sommeil et me
levai,
- 54 je la pris et la baisai, je défis le sceau et lus.
- 55 Les termes de ma lettre étaient absolument identiques à
ce qui était écrit dans mon cœur.
- 56 Je me rappelai que j'étais le fils d'un roi et que ma
noblesse réclamait sa nature,
- 57 je me souvins de la perle pour laquelle j'avais été envoyé
en Egypte,
- 58 et je me mis à charmer le terrible serpent au souffle
empoisonné.
- 59 Je le plongeai dans l'assoupissement et le sommeil en
prononçant sur lui le nom de mon père,

51. — Cette *lettre* subit quatre métamorphoses successives : d'abord elle prend la forme d'un *aigle*, pour voler vers son destinataire ; puis, arrivée auprès de lui, elle se transforme en parole articulée, elle devient une *voix* qui lui parle ; ensuite, elle redevient *lettre*, puisqu'il la ramasse, l'ouvre et la lit ; enfin, elle se change en *phénomène lumineux*, pour le guider par sa lumière sur le chemin du retour (65).

55. — Rappelons-nous que les parents du jeune prince, avant de l'envoyer en Egypte, avaient gravé dans son cœur le pacte qu'ils avaient fait avec lui.

- 60 le nom de notre second et celui de ma mère, la reine de l'Orient,
- 61 je saisis la perle et fis demi-tour pour me tourner vers la maison de mon père.
- 62 Je me dépouillai de leur sale et impur vêtement, le laissai dans leur pays,
- 63 et dirigeai mes pas de manière à arriver à la lumière de notre patrie, à l'Orient.
- 64 Ma lettre, qui m'avait réveillé, je la trouvai devant moi sur la route :
- 65 elle, qui m'avait réveillé par sa voix, me guidait maintenant par sa lumière;
- 66 écrite en rouge sur papier du pays des Sères, elle se montrait toute brillante devant moi,
- 67 de sa voix de guide encourageant de nouveau mon angoisse
- 68 et m'entraînant par son amour.
- 69 Je sortis (de l'Égypte), passai par Sarbug, laissai la Babylonie à ma gauche
- 70 et parvins à la grande (ville de) Maisan, le port des marchands,
- 71 situé au bord de la mer.
- 72 Mon habit lumineux, dont je m'étais dépouillé, et mon manteau, qui le recouvrait,
- 73 mes parents, des hauteurs de l'Hyrkanie, me les envoyèrent là (à Maisan)
- 74 par les mains de leurs trésoriers qui, à cause de leur véracité (fidélité), en avaient reçu la garde.
- 75 Je ne me souvenais plus de sa magnificence : car je n'étais encore qu'un enfant quand je l'avais laissé dans la maison paternelle.
- 76 Dès que je l'aperçus, le vêtement lumineux me parut soudain ressembler à mon miroir :

66. — *Le pays des Sères est la Chine.*

69. — *Le prince suit au retour le même chemin qu'à l'aller.*

75. — *Je ne me souvenais plus de sa magnificence, c'est-à-dire de la magnificence de mon vêtement lumineux.* Le syriaque porte : de son *rang*. Mais le sens n'est pas douteux ; *rang* signifie ici *magnificence, splendeur*, et c'est ainsi que le traducteur grec l'avait compris, puisqu'il emploie le mot *λαμπρότης*.

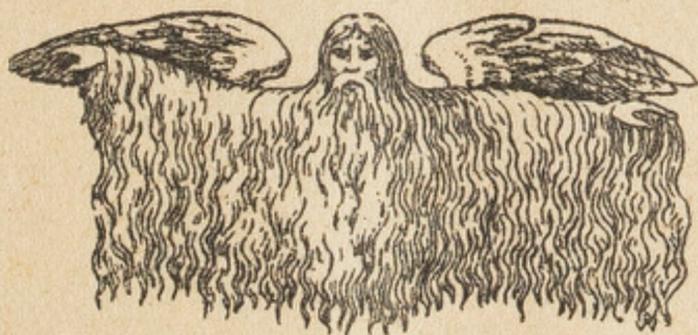
- 77 je le voyais tout entier en moi tout entier et je m'aperce-
vais aussi tout entier en lui,
78 de telle sorte que nous étions deux êtres séparés et que
cependant (nous ne formions qu')un seul être ayant une
seule et même forme.
79 Je vis également que les trésoriers, qui m'avaient apporté
le vêtement,
80 étaient deux sous une forme identique : car ils étaient
(tous deux) marqués d'un seul et même signe, (celui) du
roi
81 qui, par leurs mains, me rendait la gloire, le gage de ma
richesse,
82 le vêtement lumineux, orné de magnifiques et éclatantes
couleurs,
83 d'or et de béryls, de calcédoines et d'opales chatoyantes,
84 de sardoines de diverses couleurs. Sa confection était
également digne de sa grandeur (céleste),
85 et toutes ses coutures étaient assujetties avec des dia-
mants;
86 il portait peinte partout sur lui l'image complète du roi
des rois,
87 et, dans sa partie supérieure, il était formé d'un tissu de
couleurs diaprées et d'une pureté de saphir.
88 Je vis en outre les mouvements de ma science s'agiter
partout en lui,
89 je vis aussi qu'il se disposait comme à parler.
90 J'entendis le son des mélodies qu'il murmurait en descen-
dant vers moi :
91 « J'appartiens au plus alerte serviteur, pour lequel on
« m'éleva devant mon père,
92 « et j'observai aussi comment ma taille grandit en pro-
« portion de ses œuvres. »
93 Par ses royaux mouvements, il s'épanche tout entier
vers moi
94 et se hâte dans les mains de ceux qui avaient mission
de me le remettre, afin que je puisse le prendre,

87. — Passage obscur, que le traducteur grec ne semble pas avoir bien compris.

94. — La traduction grecque porte : *il s'échappe de leurs mains*, ἐκ χειρὸς αὐτῶν, c'est-à-dire *des mains de ceux qui l'avaient apporté*. Mais le texte syriaque donne un sens un peu différent.

- 95 et moi aussi je me sentis aiguillonné par mon amour à
courir au-devant de lui, pour le recevoir.
- 96 Je m'avançai pour le recevoir, je me parai de la beauté
de ses couleurs
- 97 et je m'enveloppai tout entier dans mon manteau aux
teintes éclatantes.
- 98 Ainsi revêtu, je montai à la Porte (à la cour) de la salu-
tation et de l'adoration.
- 99 J'inclinai la tête et adorai la splendeur du père qui
m'avait envoyé cet habit,
- 100 (du père) dont j'avais exécuté les ordres et qui, de son
côté, avait tenu sa promesse.
- 101 A la Porte (à la cour) de ses princes, j'eus commerce
avec ses grands ;
- 102 il [m'accueillit avec joie et je fus avec lui dans son
royaume ;
- 103 tous ses serviteurs le louent aux accents de l'orgue hy-
draulique
- 104 de m'avoir promis que j'irais à la cour du roi des rois
- 105 et que je paraîtrais avec lui devant notre roi pour lui
présenter ma perle.

98. — *Je montai à la porte* : ici, *porte* est synonyme de *cour royale*, comme dans l'expression bien connue : la *Sublime Porte Ottomane*. L'auteur de cet hymne semble avoir été parfaitement au courant de l'étiquette et des expressions en usage à la cour du roi des Parthes.



Les Conceptions fondamentales du Gnosticisme

Après nous avoir donné une traduction rigoureuse des *Vers d'Or* de Pythagore (1), un helléniste distingué, M. A. Siouville, a bien voulu traduire, à l'intention du *Symbolisme*, deux hymnes gnostiques, dont le premier a paru dans notre dernier fascicule (pages 214 à 217), le second ayant dû être réservé pour le présent numéro. Il avait été entendu que je m'efforcerais d'interpréter de mon mieux les allégories de ces deux poèmes mystiques. Je ne puis cependant le faire que d'une façon générale, en recherchant les conceptions métaphysiques dont les poètes se sont inspirés, plutôt que de m'attacher à déterminer le sens précis de toutes les images dont ils se sont servis.

Nous ne sommes pas, en effet, assez assurés de l'intégrité des textes qui nous sont parvenus, pour que les détails puissent nous offrir une base d'interprétation de quelque solidité. Alors que dans le conte de Goethe, dit du *Serpent Vert*, nous pouvons, en toute sécurité, creuser toutes les indications, convaincus qu'elles ont leur raison d'être, il n'en est plus de même pour des textes qui ont visiblement subi des altérations, dictées par le désir de les mettre en concordance avec l'orthodoxie chrétienne primitive.

Dans ces conditions, je vais essayer de me rajeunir d'une vingtaine de siècles, afin de penser avec les Initiés de l'époque alexandrine, dont nous sommes les héritiers, nous autres Francs-Maçons symbolistes, par l'in-

(1) Voir notre 1^{re} année, page 288.

termédiaire des Rose-Croix, des Hermétistes, des Kabbalistes, des Néo-Platoniciens, des Gnostiques, etc.

Toutes ces écoles croyaient devoir ramener l'infinie variété des effets perceptibles, à une cause unique, permanente et immatérielle. Les Pythagoriciens en voyaient l'image dans le centre d'un cercle ou d'une sphère. Ce centre est un point mathématique sans dimensions. Il existe donc sans exister, tout en existant, s'il m'est permis de recourir à une aussi piteuse logomachie, pour opposer le subjectif à l'objectif et faire sentir que tout ce qui existe ne tombe pas nécessairement sous nos sens. Car, si le point mathématique est dépourvu de toute réalité objective, le mouvement de ce « rien » engendre cependant la ligne, succession de « riens », lesquels, en se déplaçant latéralement, développent la surface, qui, à son tour, en s'élevant ou en s'abaissant, produit géométriquement le solide.

Ce « rien », point de départ de la géométrie qu'il fallait connaître pour être admis à l'école de Platon, était conçu comme renfermant *tout* en puissance. Il devenait ainsi le réceptacle immatériel et abstrait de toute potentialité : *Unité-Cause*, par rapport à l'infinie multiplicité des effets. Ceux-ci correspondent à la circonférence, dont nous devons chercher le centre, selon la tradition maçonnique anglo-saxonne, qui attache une importance primordiale au symbole du point marqué au milieu du cercle.

Les Kabbalistes désignent ce point par la lettre Jod, à laquelle ils rattachent la notion de paternité universelle. L'Unité-Cause apparaît, en effet, comme le *Père* de toutes choses. Mais ce *Générateur universel* demande à ne pas être personnifié. Il reste *Esprit pur* et ne saurait avoir ni forme ni consistance : c'est le point mathématique sans dimensions, qui est partout où une activité se manifeste, car il est, par définition, le centre omniprésent d'où émane toute activité quelle qu'elle soit.

Le Père a pour *Fils* le rayonnement qu'il émet, donc l'activité universelle dans tous ses modes imaginables.

Mais cette activité s'exercerait dans un vide métaphysique, si elle ne s'appliquait pas à une substance susceptible d'être affectée ou modifiée. Ici, surgit la *Mère*, épouse du Père et manifestatrice du Fils, lequel prend corps grâce à elle.

Souvenons-nous maintenant du principe qui veut que toute créature reflète l'image du créateur. Du coup nous aurons à chercher en nous-mêmes Père, Fils et Mère.

Le *Père individuel* sera le centre de notre personnalité, auquel nous rapportons la conscience, l'initiative, l'émission de notre énergie volitive. Ce Père individuel n'est qu'une réfraction en nous du Père universel, car nous sommes des êtres beaucoup plus divins que nous n'en avons l'air, et c'est bel et bien Dieu qui pense, vit et agit en nous. On me permettra ici d'être logique sans préoccupation d'orthodoxie.

Par le fait que nous pensons et que nous vivons, nous participons d'ailleurs du *Fils*, de même que tout ce qui est substantiel en nous est emprunté à la *Mère*.

Comme celle-ci, cependant, est diversifiée à l'infini, il en résulte que l'Esprit pur paternel, ne se marie pas partout uniformément avec la substance maternelle. Il y a hiérarchisation, gamme de tons, allant du plus subtil au plus épais, du plus éthéré au plus grossier. Or, l'Esprit descend afin de remonter, et, grâce à cette circulation, il élabore la substance. L'*Ouvrier* (en grec *Demiourgos*) n'est autre, en cela, que le *Fils*, tel que nous le représente le second hymne, appelé, non sans raison, « *Chant de l'Âme* », par certains auteurs.

Il est à remarquer que ce Fils, qui se rend en Egypte, terre de servitude matérielle, pour y accomplir une mission, laisse à la cour de ses parents célestes un Frère,

son co-héritier futur. Une distinction s'établit ainsi entre le Verbe divin qui s'incarne et un autre Verbe purement céleste, dont le rayonnement ne saurait pénétrer jusqu'au fond de l'abîme de la matière. Cependant, ces deux Verbes sont frères et leurs droits sont égaux. Mais l'un d'eux est envoyé dans le domaine de l'impureté, pour en rapporter une perle précieuse gardée par un serpent.

Afin de pouvoir quitter la Maison paternelle, l'Esprit destiné à descendre dans la matière est dépouillé de son vêtement de lumière et du manteau de pourpre, insigne de sa dignité. En vue de son voyage, il reçoit, par contre, de l'or, de l'argent et des pierres de la plus haute valeur, ce qui ne peut faire allusion qu'aux dons de l'esprit : raison, imagination, intelligence, discernement, etc., dons divins, puisés dans le trésor du ciel.

Deux guides accompagnent le jeune prince inexpérimenté jusqu'aux confins de l'Égypte, où ils se séparent de lui. Ces courriers du domaine intermédiaire entre celui de la sensation physique et la région strictement métaphysique de l'esprit pur restent fort mystérieux. Leur protection fait échapper l'Enfant de la Lumière éternelle aux dangers d'une route difficile.

Celle-ci conduit tout d'abord au territoire de Maisan ou Maishan, port où se rencontrent les marchands de l'Orient, qui, dans le monde astral dont il est ici question, ne peuvent faire commerce que d'idées. Destinée à s'incarner au sein des ténèbres de l'Égypte, l'étincelle divine, en voie d'involution ou de chute volontaire, ne doit pas se laisser détourner de sa mission. Il ne faut donc pas qu'elle se laisse tenter par la marchandise de Maisan, car l'esprit pourrait s'incorporer à l'idéalité, en animant celle-ci, plutôt que de descendre jusque dans la plus grossière des matérialités.

Babel semble correspondre ensuite aux attractions de

la sentimentalité animique. Pourquoi ne pas s'arrêter au ciel des âmes aimantes, séjour de délices et de volupté immatérielle?

Comment sortir enfin de Sarbûg, ville forte inconnue des géographes, car elle est le symbole des agrégations spirituelles, dites *égrégores* en occultisme? Plutôt que de s'emprisonner dans un organisme matériel, pourquoi l'esprit n'animerait-il pas la psyché d'une collectivité, d'une nation par exemple?

Mais non! les deux conducteurs instruits ont dû faire office de conscience et de mentors par rapport au Prince qui leur était confié. Dès que celui-ci met le pied en Egypte, ils n'ont pas à aller plus loin.

Conscient de sa mission, l'Esprit rédempteur va droit au Serpent et s'établit dans son voisinage immédiat, afin de pouvoir lui disputer la perle en temps voulu.

Cette perle, si appréciée à la Cour céleste, figure incontestablement l'*Ame humaine*, substance pure, digne d'être réunie à la *Mère divine*. Mais le Serpent en est jaloux; il l'entoure de ses replis, et l'Esprit libérateur devra recourir à la ruse pour arriver à ses fins.

C'est ainsi que le Prince se décide à prendre le costume des Egyptiens, avec lesquels il voudrait être confondu; mais ce déguisement, qu'il croit habile, lui est funeste. La livrée égyptienne lui fait oublier son origine lumineuse et sa mission libératrice. Tout comme les sujets de Pharaon, il sert le roi qui correspond à ce que l'Évangile appelle le *Prince de ce monde*.

Dès son établissement en Egypte, le Prince avait cependant été mis en garde contre cette déchéance. Un jeune compatriote, qui partageait son hôtellerie, s'était intéressé à lui, et, informé de son projet, lui avait fait les plus sages recommandations. Les conversations avec cet Oriental, fils d'oints, sont assurément du domaine de la surconscience. La conscience ordinaire n'en a plus aucun souvenir, ni de tout ce qui est pure-

ment spirituel. Une fois égyptianisé, alourdi par une nourriture soporifique, le Prince n'est plus lui-même ; il se conforme aux usages locaux et obéit aux nécessités des circonstances, aux impulsions du moment : l'organisme commande et l'esprit sommeille.

Si le mystère de la Rédemption était envisagé ici comme un processus, qui ne s'est accompli qu'une fois pour toutes, en la personne de Jésus de Nazareth, il serait inadmissible que le Prince puisse perdre de vue sa divinité, pour accepter la servitude égyptienne.

Mais les Gnostiques, du moins ceux qui furent des Initiés, avaient trop la notion du spirituel et de l'infini, pour limiter l'action de Dieu à une époque et à un temps donnés. A leurs yeux, Dieu fait éternellement ce qu'il fait. La Création n'a jamais commencé et n'aura jamais de fin. La chute de l'esprit dans la matière est constante, non moins que la rédemption, qui s'accomplit en chacun de nous.

Tous nous avons élu domicile dans cette vallée qu'arrose le Nil, fleuve identique à celui du conte de Goethe. Nous vivons d'une vie inférieure et transitoire, dont les séductions nous font oublier la vie supérieure universelle, qui est notre véritable vie. De mesquines ambitions deviennent le but de notre existence. Indifférents à la perle que nous devrions conquérir, nous flattons la puissance des ténèbres, mendiant ses faveurs, comme si nous n'étions pas nous-mêmes de race royale.

Notre abjection chagrine nos parents célestes, qui, pour nous rappeler à nous-mêmes, ont recours à un message télépathique. Pussions-nous, comme le Prince, percevoir l'avis mystérieux qui nous éclaire sur notre destinée ! Secouant, à son exemple, le joug de notre esclavage sensuel, reprenons conscience de notre origine lumineuse, et appliquons-nous à dompter en nous le serpent de l'animalité. Il faut que l'Homme proprement dit (l'Etoile flamboyante) triomphe de la Bête

humaine (Le Pentagramme renversé, dessinant une tête de bouc) (1). Figurative de tous les bas instincts, cette bête apocalyptique doit être hypnotisée par l'Esprit, afin que l'Âme soit soustraite à l'emprise du Serpent vital.

Echappant à la garde du fangeux reptile, la perle est emportée par le Prince, qui s'empresse de fuir l'Égypte en y laissant l'impure défroque dont il s'était affublé. Il s'agit ici du corps physique, sorte de scaphandre, qui permettait à l'Esprit de s'acquitter de sa besogne au fond de l'Océan ténébreux. Abandonnant ce poids mort, le principe spirituel remonte à la surface des eaux élémentaires avec la perle, pour l'amour de laquelle il avait plongé dans les profondeurs.

Avec sa conquête, le Prince-Esprit repasse à Sarbûg, mais il évite Babel, pour se rendre droit à Maisan, où il retrouve son vêtement de lumière, qui lui permet de se présenter à la cour de ses parents.

Dans ce poème, la perle, symbole de l'âme humaine, reste passive ; elle se laisse enlever par l'Esprit, et c'est tout !

Le premier hymne nous montre, au contraire, le joyau inerte métamorphosé en une adorable et très vivante jeune fille. C'est Psyché parée en vue de ses noces mystiques avec le Prince-Esprit, ravisseur de la perle du second hymne. Cette vierge pure devient un miroir où se reflète la splendeur des rois, c'est-à-dire des principes spirituels abstraits, car il s'agit de Sophia, la Sagesse ou l'Intelligence, dont la tête est en contact avec la vérité (5^e distique).

S'il est dit que le Roi lui-même est sa couronne (4^e distique), il faut y voir une allusion aux Sephiroth

(1) Voir *Livre du Compagnon*, pages 39 et 40, et *Le Symbolisme Hermétique*, pages 101 et 102.

de la Kabbale, dont l'arbre a pour sommet *Kether* (la couronne), qui domine les deux branches les plus élevées : *Hokma* (la Sagesse) et *Bina* (l'Intelligence), dont *Sophia* semble être la synthèse.

La tradition hébraïque attribue d'ailleurs à la Sagesse trente-deux voies, grâce auxquelles elle se répand. Ces chemins de propagation correspondent aux dix chiffres de la numération et aux vingt-deux lettres de l'alphabet sémitique. Les dents semblent également y avoir fait allusion, à en juger par le 6^e distique.

Quant aux sept garçons d'honneur, on peut se demander s'ils ne se rapportent pas à *C'hesed*, *Gébura*, *Tiphereth*, *Netsa*, *Hod*, *Jesod* et *Malcut*, c'est-à-dire aux Sefirot complémentaires de l'arbre entier. Le septenaire des demoiselles d'honneur évoquerait alors celui des planètes, tout comme les douze serviteurs ont fait songer aux signes du zodiaque. Mais le symbolisme est ici beaucoup plus aléatoire que dans le second hymne. On me permettra donc de ne pas le creuser plus profondément. J'espère en avoir dit assez pour orienter les méditations de ceux de nos lecteurs qui veulent bien s'intéresser à nos études. Les symboles sont des fenêtres ouvertes sur l'infini. Il est impossible de leur substituer une interprétation prétendue complète. Leur mission est de faire penser ; je soutiens même que seuls ils font vraiment penser, et que nul ne s'assimilera la pure sagesse en dehors du symbolisme.

Oswald WIRTH.

Ouvrages reçus

Herbert SILBERER. — *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik*. — Wien und Leipzig, Hugo Heller et Co, 1914, 1 vol. de 284 pages in-8°.

La littérature mystico-philosophique du XVIII^e siècle fournit à l'auteur une « Parabole » énigmatique, dont il s'efforce d'interpréter le symbolisme, en se plaçant successivement à des points de vue différents.

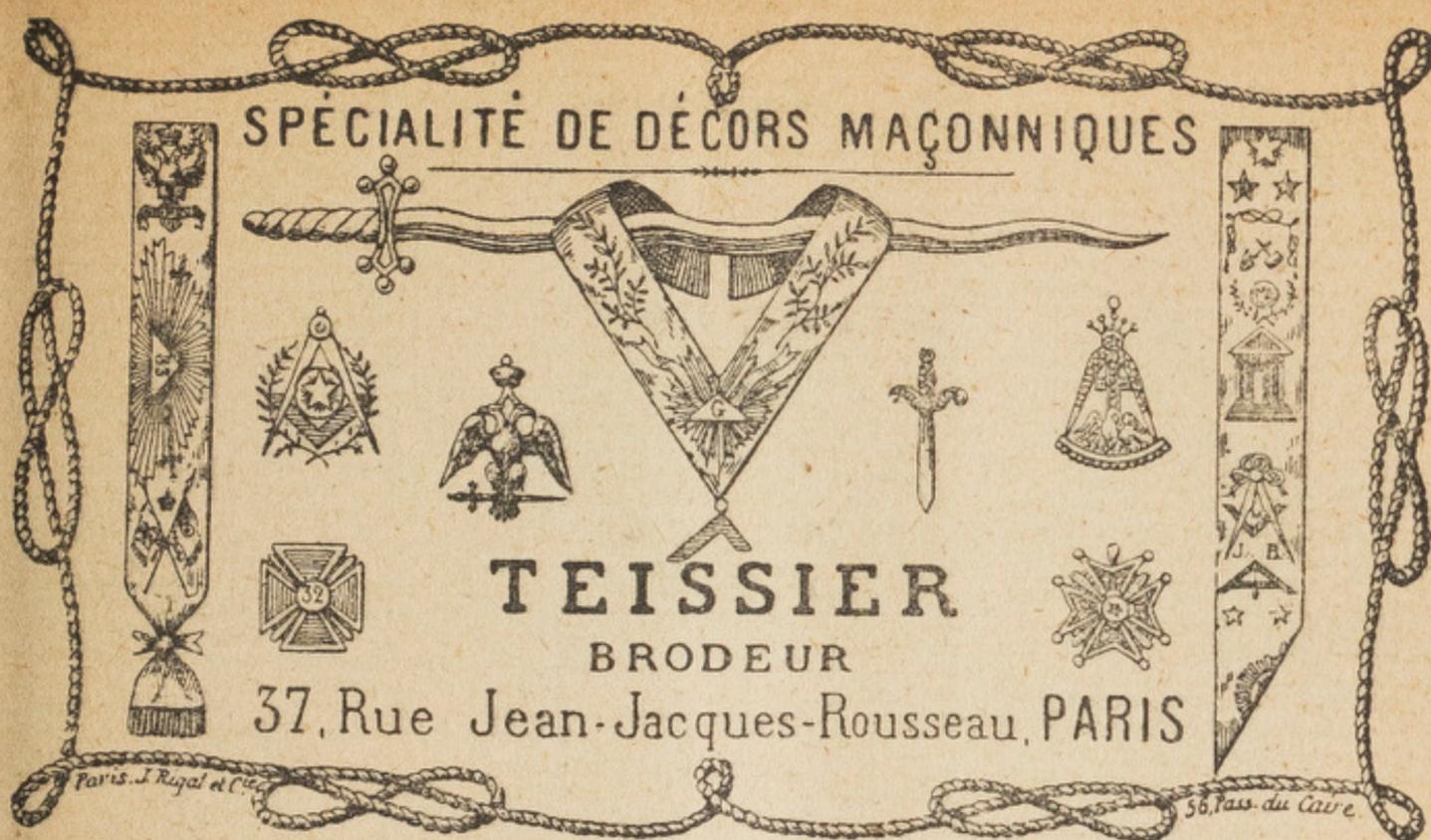
Il constate tout d'abord que tous les récits symboliques, présentent une analogie frappante avec les rêves. Ils ont le plus souvent l'allure de rêves poursuivis et coordonnés à l'état de veille.

Consciemment ou non, le poète ou le philosophe qui compose un conte allégorique puise ses images dans le domaine du rêve ; il recueille des formes fantômes restées vivantes dans l'imagination collective des peuples.

Ainsi envisagé, le symbolisme rentre dans le domaine de la psycho-analyse des psychiatres les plus modernes. M. Silberer consacre dans cet esprit le premier chapitre de son livre à un examen purement scientifique des données de la "Parabole". Il en aborde ensuite l'interprétation à la lumière de l'Alchimie, de l'Art hermétique, du Rosicrucianisme et de la Franc-Maçonnerie.

Parmi les ouvrages cités, le "*Symbolisme Hermétique*" de notre directeur tient un rang très honorable, à côté de Wilhelm Höhler "*Hermetische Philosophie und Freimaurerei*" et des nombreux travaux du D^r Ludwig Keller.

L'étude sérieuse du symbolisme sera très largement facilitée par la publication d'ouvrages comme celui d'Herbert Silberer. Nous engageons donc tous ceux de nos lecteurs qui se sont familiarisés avec la langue de Goethe à se procurer, au prix de 11 fr. 25, le livre très consciencieux, dont nous regrettons de ne pouvoir rendre compte plus longuement.



Un de nos lecteurs de Leipzig se voit dans la nécessité de vendre un ensemble d'ouvrages relatifs à la Franc-Maçonnerie et aux questions initiatiques, tels que :

Recueil précieux de la Maç. adouhiramite 1786.

J. M. RAGON. — *Orthodoxie maçonnique et collection complète des rituels.*

Revue "Hiram" 1907-1910.

Dr BATAILLE. — *Le Diable au XIX^e siècle.*

Eliphas LÉVI. — *Dogme et Rituel de la Haute Magie. — Histoire de la Magie.*

PAPUS. — *Traité élémentaire de magie pratique.*

Ces ouvrages, et d'autres en allemand, en anglais et en italien, seraient cédés aux prix ordinaires des catalogues d'ouvrages d'occasion.

Cordons et Bijoux Maç.:

Matériel de Loges

Bannières - Drapeaux - Draps Mortuaires

A. NAPOLI, 48, rue d'ARGOUT

ORDONS	}	unis	R. F. ou Écoss.:	Fr. 4 »
		doublés deuil.	—	Fr. 5 »
		brodés doublés deuil	—	Fr. 7, 50, 9, 10, 15 et au-dessus
		officier de loge, brodés et doublés	Fr. 7 »	—

Au comptant ou contre mandat-poste.

HÔTEL-RESTAURANT SUISSE

L. CHARRIÈRE Propriétaire



PRIME A NOS ABONNÉS

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs quelques brochures devenues rares, que nous leur laisserons au prix exceptionnel de 0 fr. 50 c. chacune.

1° **L'Ordre du Lion**, par Oswald Wirth. Renseignements historiques extraits des mémoires d'un conscrit de 1808 qui fut initié à Portchester par les prisonniers français.

2° **Une Loge Maçonique au XVIII^e siècle en Bretagne**, par Léonce Maître. Très intéressante contribution à l'histoire de la Maç. française, faisant ressortir la participation active du clergé aux trav. des LL. avant 1789.

3° **L'Islamisme devant la raison contemporaine**, par Oswald Wirth. Fascicule de *La Gnose*, n° de décembre 1911.

Nous nous chargeons de leur procurer, en outre les livres de **l'Apprenti et du Compagnon**, à raison de 1 fr. 50 par exemplaire (frais d'expédition en plus), ainsi que les autres ouvrages de notre directeur, tels que **Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie** (5 fr.).

L'Imposition des Mains et la Médecine philosophale (3 fr. 50).

Imprimerie Hugonis, 6, rue Martel, Paris.

Le Gérant : OSWALD WIRTH.